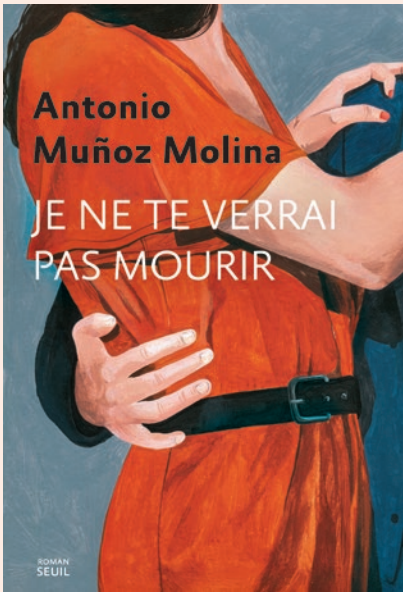
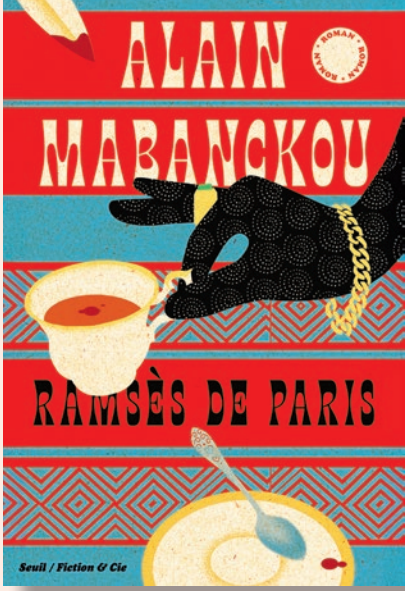
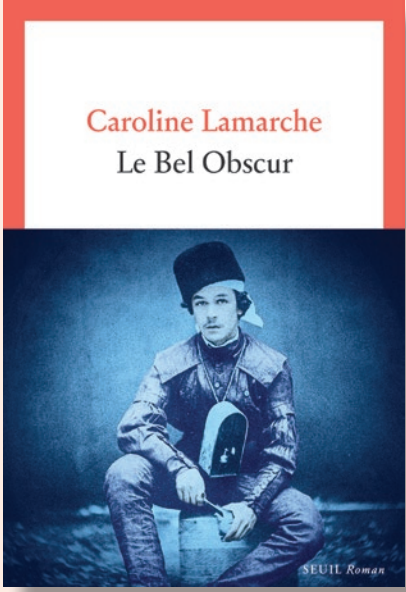
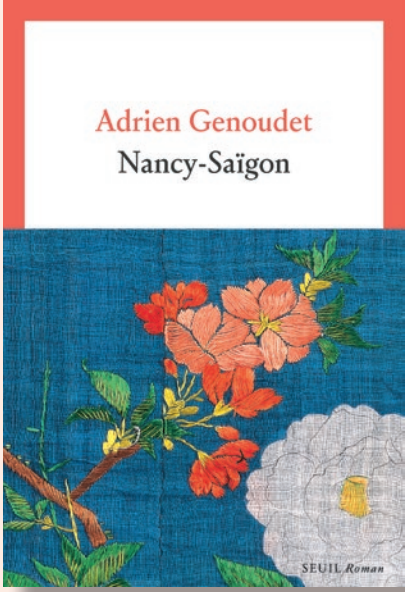




RENTÉE LITTÉRAIRE

SEUIL 2025

03

CHLOÉ DELAUME
ILS APPELLENT ÇA L'AMOUR

05

ADRIEN GENOUDET
NANCY-SAÏGON

07

CAROLINE LAMARCHE
LE BEL OBSCUR

09

GRÉGORY LE FLOCH
PEAU D'OURSE

11

ALAIN MABANCKOU
RAMSÈS DE PARIS

13

VINCENT MESSAGE
LA FOLIE OCÉAN

15

ANTONIO MUÑOZ MOLINA
JE NE TE VERRAI PAS MOURIR

17

KEVIN ORR
LAURE

19

ADAM RAPP
À LA TABLE DES LOUPS

21

POINTS

23

90 ANS DU SEUIL

CHLOÉ DELAUME

ILS APPELLENT ÇA L'AMOUR

♦ RÉSUMÉ ♦

La vie est parfois mal faite. Même ou surtout quand elle est pavée de bonnes intentions. Quelques amies femmes, qui font groupe, décident d'aller passer un week-end de Toussaint dans une ville aux vieilles pierres. Tout est prêt pour la fête. Le délassément. L'oubli des soucis. Sauf pour Clotilde, qui, à l'aube du siècle nouveau, a vécu là un épisode dégradant de son existence avec Monsieur, au point d'y perdre jusqu'au goût de l'écriture. Dans la grande maison qui lui ouvrirait les portes de l'amour, elle a vécu l'enfermement, l'isolement calculé, la renonciation progressive à tout ce qu'elle était. Elle s'est laissé normaliser, banaliser, avant un sursaut salvateur, mais la blessure est là, si profonde qu'elle n'en a jamais parlé. Alors, comment vivre ce temps de joie avec les copines quand elles ignorent tout de ces souvenirs qui remontent dans sa tête ? Et, parmi eux, ce qu'il faut bien appeler un viol conjugal – cette expression résonne en elle mais trouve difficilement à s'exprimer. Le roman est ici le processus libérateur d'un trauma enfoui. Finalement, ça parle. Dans une langue sublimée, Chloé Delaume fait de l'aveu une force. Les personnages de son univers en restent presque bouche bée, comme le lecteur. Monsieur en prend pour son grade. Il est une métaphore, puisque le propre de la littérature est de porter le singulier à un certain niveau d'universel. Aujourd'hui, cette métaphore résonne plus que jamais.



© BÉNÉDICTE ROSCOT

BIOGRAPHIE

Chloé Delaume est née en 1973. Sa vie n'a rien d'un fleuve tranquille, c'est le moins qu'on puisse dire. Elle écrit sous de multiples formes et supports depuis plus de deux décennies, habitée par un talent rare, et par un sens impressionnant de la langue, de son rythme, de sa beauté. Du *Cri du sablier* à ce nouveau roman, son chef-d'œuvre à ce jour, elle incarne une voix puissante dans la littérature et dans le féminisme d'aujourd'hui.

MOT DE L'AUTRICE

C'est un roman qui met à nu des mécanismes, ceux qui permettent aux dominants d'assujettir leur proie, ceux qui dépouillent peu à peu une femme de tout ce qui la constitue, jusqu'à son objectivation. Ceux, aussi, qui maintiennent les victimes dans le silence, nourrissent la culpabilité, et permettent à la honte de leur dévorer l'âme et le cœur, même plusieurs décennies après les faits. Une fiction qui se penche sur le maillon le plus discret, parce que dénié, de la chaîne des violences faites aux femmes, où, sous couvert d'amour, la culture du viol trouve un ancrage banalisé dans le quotidien. Une réflexion sur les conséquences de ce qu'on nomme désormais le consentement résigné, contraint, voire le sexe de capitulation ; une projection des différentes réactions que suscite la libération de la parole ; un geste féministe qui rappelle concrètement que l'intime est politique, et la chambre conjugale loin d'être un lieu sûr.

J'ai choisi pour ce faire de reprendre les personnages féminins du *Cœur synthétique* et de *Pauvre folle* ; Clotilde, Adélaïde, Judith, Bérandère et Hermeline sont donc de la partie. J'ai voulu mettre en scène autant leurs liens sororaux que leurs points de désaccord, qu'ils soient intériorisés ou assumés. Leur rapport au monde n'est pas le même, et l'écart générationnel joue : Hermeline est leur cadette, trentenaire au milieu de filles issues de la génération X, entre elles, parfois, c'est compliqué. Et face au dévoilement du secret de Clotilde, si le soutien se fait officiellement unanime, certains ressentis seront étouffés.

Et si briser le silence était la première étape pour reprendre le pouvoir sur son histoire ?

• EXTRAIT •

Elle n'a pas pu refuser de suivre ses amies dans cette ville, où elles ont loué une maison pour le week-end de la Toussaint. Elles voulaient se retrouver, passer du temps ensemble, Clotilde a accepté en les laissant choisir destination, transport et habitat. Aucune ne se doutait qu'elle avait vécu là. Et encore moins avec un homme qui avait le profil de Monsieur. Des faits et événements de ces saisons lointaines, toutes ignorent l'épisode. Clotilde ne les connaissait pas alors, Judith, Adélaïde, Bérandère. Hermeline devait être encore au lycée. Ce que ses sœurs de cœur savent de son parcours sentimental passe par le vu entendu su, de façon directe ou rapportée. Or jamais devant elles Monsieur ne fut évoqué.

L'expérience qu'elle a traversée, Clotilde l'a rayée de sa biographie, comme cette ville de la carte. La moindre trace effacée de tout récit, de toute confidence. Ce qui n'est pas nommé n'existe pas : Clotilde croyait qu'en la taisant, elle avait réussi à la faire disparaître, cette histoire, à l'escamoter du réel. Un élément non négligeable avait joué en sa faveur : de sa vie avec Monsieur qui fit d'elle une Madame, il n'y a aucun témoin. Le chat est mort depuis et le couple dans cette ville ne fréquentait personne puisque Madamonsieur évoluait en vase clos.

C'était il y a longtemps. Bien avant que les hashtags balancent en ligne les porcs, que les slogans des colleuses rappellent la vérité sur les murs de nos villes en lettres de feu, que le mot sororité soit imprimé sur des T-shirts. C'était il y a longtemps mais ce n'est pas une excuse, Clotilde sait qu'elle n'en a aucune ; c'est pour ça qu'elle s'en veut autant.

Respire, Concentre-toi, Respire. L'étroitesse des trottoirs pavés, les vieilles maisons aux toits d'ardoise remplies de familles discrètes qui mastiquent du gigot sous les poutres apparentes, les boutiques closes entre midi trente et quinze heures, le silence dense, humide, empoissé de nature : tout, jusqu'au ciel anthracite qui assombrit le fleuve, imbibe Clotilde de gris. Un gris brouillard et amer, comme si devant ses yeux le décor se délitait en lui mordant la langue, et que bientôt son corps allait en milliers de perles se dissoudre. Un gris qui dégorge et s'infiltre, se change en plomb fondu au contact du plexus, submerge ses poumons, taillade ses ventricules, lacère, sabre, hache ses tripes. L'ennui est une couleur qui noie puis éviscère. *Respire, Ne tousses pas, Ne pleure pas, Mouche-toi vite, J'ai dit vite.*

Bien que le sujet du livre soit loin d'être léger, le dispositif narratif comme le ton laissent la place à l'humour. Par effet de contraste, la confession de Clotilde en ressort plus glaçante encore. Bien qu'elle conserve sa charge poétique, l'écriture se veut fluide, accessible. Et si Clotilde est par son parcours singulière, son expérience avec Monsieur se révèle, hélas, des plus communes. Cette histoire n'est au fond qu'un miroir grossissant, dans lequel beaucoup de femmes se reconnaîtront. J'espère qu'en croisant leur reflet elles trouveront la force de changer leur honte en incendie ●



978-2-02-156949-0

176 PAGES

140 × 205

19 €

DATE DE PARUTION

22 AOÛT 2025





© BÉNÉDICTE ROSCOT

♦ RÉSUMÉ ♦

C'est l'histoire d'un passé qui refait surface, littéralement. Quelque part en Lorraine, un

jour de 2020, plusieurs années après son décès, Simone est déterrée. Pour faire de la place dans le caveau familial, on a décidé de *réduire son corps* - de l'incinérer. On redécouvre alors l'habit traditionnel indochinois qu'elle portait dans son cercueil. Une tunique dont on ne savait qu'une chose : le mari de Simone, Paul Sanzach, la lui avait envoyée au début de la guerre d'Indochine, avant de disparaître.

Le narrateur hérite de ce vêtement en même temps que d'un carton portant la mention « Nancy-Saïgon » et contenant la correspondance de Paul et Simone. Reclus dans son studio, il parcourt ces lettres. Au fil des pages, un homme apparaît : un certain Tilleul. Un homme dont le rôle se révèle complexe, voire trouble.

Dans ce roman inspiré par des archives personnelles, le face-à-face entre deux êtres, égarés ensemble au bout du monde, évolue au gré des langueurs et des férociétés de la guerre. À travers le passé colonial de l'Indochine, c'est ainsi l'histoire d'une famille qui se redessine.

NANCY-SAIÏGON

ADRIEN GENOUD ET

ADRIEN GENOUDET

Seuil 2025 Rentrée Littéraire

BIOGRAPHIE

Adrien Genoudet est né en 1988. Écrivain et cinéaste, il est l'auteur de *L'Étreinte* (Inculte, 2017) et dirige la collection « Fléchette » (Éditions sun/sun). Aux Éditions du Seuil, il a signé *Le Champ des cris* (2022) pour lequel il a reçu le prix Révélation de la Société des gens de lettres et le prix Millepages.

INTERVIEW

Dans votre roman, il est question d'un habit traditionnel venu d'Indochine - un *áo dài* - que portait Simone, la grand-mère du narrateur. Pouvez-vous nous parler de l'histoire de ce vêtement ?

Tout est parti d'une lettre que j'ai lue en 2020 après avoir hérité d'un carton qui contenait la correspondance de mes grands-parents, entre Nancy et Saïgon, au début de la guerre d'Indochine. Cette lettre m'a beaucoup intrigué. Simone y décrit un « kimono » qu'elle a reçu de la part de mon grand-père - en fait il s'agit d'une tunique vietnamienne - et elle se contemple dans le miroir. Elle décrit une vraie scène érotique. Un début de roman en quelque sorte. Alors j'ai voulu suivre la piste de ce carton, de cette lettre et de ce vêtement, revenir à l'histoire de l'Indochine coloniale, trouver une façon de raconter ce qui me mettait à distance de cette scène - comme si je ressentais les manques, peut-être les faux-semblants qu'elle contenait. *Nancy-Saïgon* part de cette lettre, de la vérité de ma grand-mère Simone tout en suivant l'histoire de cet *áo dài* à travers le temps. Et j'avais une image en tête, en plus de cette lettre : et si l'*áo dài* porté par Simone à Nancy, devant son miroir, avait été porté par une autre avant elle, une Vietnamiennne dont elle ne savait rien, une femme qui aurait, elle, connu la violence de la guerre ? Et si ce vêtement resurgissait de la tombe de Simone, après sa mort, pour venir hanter le narrateur ?

En Indochine, le mari de Simone, Paul Sanzach, se retrouve cantonné en compagnie d'un autre soldat dénommé Tilleul. Entre eux se noue une relation ambiguë, d'attirance sourde et de rivalité. Que représentent-ils l'un pour l'autre ?

Le personnage de Paul Sanzach est une sorte de double de mon grand-père. Dans la correspondance de mes grands-parents, on sent une tension, une nervosité, quelque

chose qui se passe mal. Alors que j'étais en train d'écrire la première version du texte, le personnage de Tilleul est apparu d'un coup. Il a fait irruption dans l'écriture même, il s'est imposé à moi et j'ai décidé de le suivre, de m'aventurer en Indochine à ses côtés. Au fil du récit, un face-à-face s'est créé entre Paul Sanzach et Tilleul. Cette confrontation forme l'un des socles narratifs du roman : dans la jungle, en plein milieu des absurdités de la guerre, Tilleul incarne un relais pour aller à la rencontre de la violence réelle, muette, qui courait entre les lignes des lettres que je pouvais lire. Tilleul est ainsi devenu le personnage principal du roman. Une sorte de guide pour mieux apprivoiser - ou du moins comprendre - certaines zones d'ombre de mon histoire familiale.

Ce livre s'appuie sur des archives personnelles. Il incorpore des lettres, des images, mais aussi toute une mémoire familiale. Comment avez-vous travaillé à partir de cette matière à la fois intime et historique ?

J'ai d'abord lu la totalité de la correspondance, puis je suis allé au Vietnam. J'ai retrouvé certains détails. D'autres ont bien sûr disparu. J'ai pris le temps de ranger, de trier les photographies qui étaient éparpillées dans le carton. Là aussi, j'ai essayé de reconnaître les lieux et les personnes. Puis j'ai tout laissé de côté pendant des mois, avant d'y revenir pas à pas, piochant ça et là des mots dans les lettres, des phrases entières, nouant et dénouant ce qui était de l'histoire et du pas grand-chose, des souvenirs d'enfance avec Simone, sa cécité, son attente mortifère tant racontée dans la famille, les secrets de mon grand-père et ma solitude, enfin, face à cet héritage. Il y a dans le titre même du livre cet entre-deux. Nancy est ma ville natale, porteuse d'une mémoire intime et familiale. Saïgon est quant à elle un ailleurs géographique et historique, un passé vu de loin qu'il faut tenter d'écrire ●

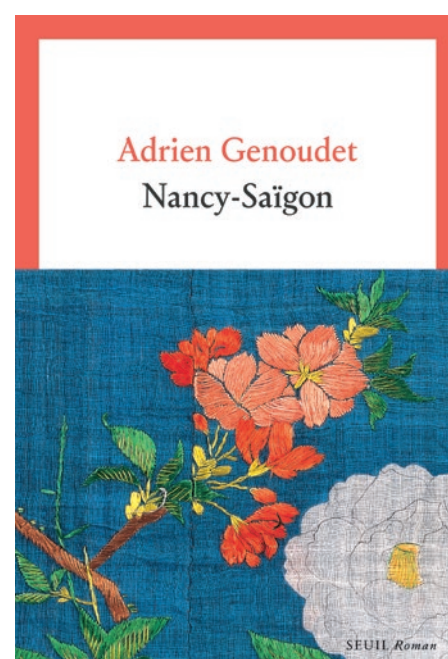
♦ ♦ ♦

Un personnage énigmatique, resurgi de l'histoire coloniale de l'Indochine, vient bouleverser la mémoire d'une famille. Un roman intense, au style éclatant.

♦ ♦ ♦

♦ EXTRAIT ♦

On chargeait le *Pasteur*, lui faisant avaler les quais, bourrant ses cales d'hommes et de munitions, tout ce qui pouvait servir à faire la guerre ; on gavait cet ancien paquebot de luxe devenu, par la force des tirs, un bon vieux transporteur de troupes, docile au dos rond, passant les canaux et les ports, chargeant et déchargeant les restes d'uniformes, laissant ça et là du riz blanc à la place des tirailleurs ; on le gavait le long du quai par charges incessantes jusqu'à en chercher le bout de l'usure. Assise devant la tasse rougie par ses lèvres, Simone fixait le flot forcé qui tombait des dalots et des sabords, une eau brune et savonneuse qui coulait jusqu'à l'indifférence de la mer ; le *Pasteur* dégueulait littéralement comme on rend la main sur la bouche, il crachotait ses restes et ses trop-pleins d'eau, de bile, d'huile pendant qu'on le chargeait encore et encore. Simone pensait à cela en regardant le port à travers la vitre : à l'indigestion, à ses nausées à elle, chaque jour, depuis qu'elle sentait les remous d'Édithe dans son ventre ; des visions de relents qui prirent soudainement leurs aises lorsque, au fond de la salle du café, un gosse ayant sifflé sa bière lâcha un rot trop grand pour sa bouche. La tête du gosse chancela pour tomber sur la table, et tout le monde se marra autour de lui, lui tapant dans le dos pour lui faire sortir ses tripes une bonne fois. On se foutait de sa gueule, de son air blanc un peu frêle, de sa descente de gamine et de son nom d'arbre à bonnes femmes ; lui, au fond, la bave aux lèvres, crachouillée sous la table, il ne voulait sans doute pas y aller, là-bas, en Indochine ; il aurait préféré rester à terre, faire ce qu'il avait à faire ici, c'est-à-dire improviser ses quelques années de jeunesse ; mais, à ce moment de sa vie, c'était comme cela, il devait embarquer et partir à Saïgon. Ce gosse s'appelait Tilleul et Simone chercha son regard, un instant, ne sachant pas qu'elle scrutait le regard de celui qui allait tout voir.



978-2-02-158506-3

304 PAGES

140 × 205

21 €

DATE DE PARUTION

22 AOÛT 2025



CAROLINE LAMARCHE

LE BEL OBSCUR



© VALÉRIE SONNIER

BIOGRAPHIE

Caroline Lamarche est née à Liège. Son œuvre, qui comprend des romans, des nouvelles, des poèmes, des textes pour la radio, la scène et l'art, témoigne d'un éclectisme et d'une hardiesse renouvelés de livre en livre. Bénéficiant d'une reconnaissance critique et publique depuis *Le Jour du chien* (Les Éditions de Minuit), qui obtint le prix Rossel, elle a récemment été couronnée du Goncourt de la nouvelle pour *Nous sommes à la lisière* (Gallimard).

♦ RÉSUMÉ ♦

Alors qu'elle tente d'élucider le destin d'un ancêtre banni par sa famille, une femme reprend l'histoire de sa propre vie. Des années auparavant, son mari, son premier et grand amour, lui a révélé être homosexuel. Du bouleversement que ce fut dans leur existence comme des péripéties de leur émancipation respective, rien n'est tu.

Ce roman lumineux nous offre une leçon de courage, de tolérance, de curiosité aussi. Car jamais cette femme libre n'aura cessé de se réinventer, d'affirmer la puissance de ses rêves contre les conventions sociales, avec une fantaisie et une délicatesse infinies.

INTERVIEW

Libre vous l'avez été dès votre premier livre, mais ici peut-être encore plus que d'habitude ?

D'emblée mon écriture s'est déployée dans diverses directions. Cet apparent vagabondage s'est révélé très instructif et a sans doute favorisé cette liberté et le plaisir que j'en retire aujourd'hui.

Une atmosphère bachelardienne se dégage du roman, comme si la narratrice tirait en partie sa force de ces éléments poétiques, sombres, oniriques que sont l'eau, le rêve et la nuit ?

Les rêves ont leur place dans mon imaginaire au même titre que les éléments naturels. J'ai commencé ce récit l'année des inondations climatiques en Belgique avec leurs dévastations, leurs morts et leurs questions à ce jour non résolues. Mon personnage, Edmond, avait sauvé deux jeunes gens sur le point de se noyer. Vincent et la narratrice s'engagent l'un envers l'autre au bord d'une rivière dont le calme n'est qu'apparent.

Malgré ce chagrin d'amour qui n'est jamais élué, il y a aussi chez la narratrice une distance, un apaisement.

Ce n'est pas seulement le deuil d'un amour. C'est l'histoire d'une solitude car ce que vit la narratrice se situe dans l'angle mort des récits existants. Sa quête est donc ralentie par le déni, les faux espoirs. Mais le chagrin est un principe actif. Au fil de péripéties rudes ou désarmantes se découvre l'organicité d'une existence et combien des circonstances non désirées peuvent contribuer à son émancipation.

Votre roman est-il une forme de réparation pour Edmond, cet ancêtre dont le visage avait été totalement effacé des mémoires ?

La bourgeoisie industrielle, d'où il était issu, était attachée aux valeurs familiales, de patrimoine et de respectabilité. S'écarter de la ligne, même de manière discrète, vous excluait. La narratrice élucide la cause probable du bannissement d'Edmond après avoir découvert un portrait photographique d'une grande beauté et dont certains détails l'alertent.

Le Bel Obscur semble être un condensé de cette réflexion menée sur le genre depuis des années.

La question du genre m'interpelle et me passionne. Il y a là un ferment de changement, une métaphore de toutes les révolutions, le réservoir d'une diversité réjouissante. Pourquoi nous interdire l'hybridité ? Pourquoi nous mettre dans des cases ? Je préfère les intersections. Et je trouve beau le mot « queer »...

♦ ♦ ♦
L'une des voix les plus originales de la littérature revient dans une rentrée avec un roman porté par l'élégance, l'humour et la grande liberté qui la caractérisent.
♦ ♦ ♦

Pour ceux qui n'ont pas connu les « années sida », l'histoire de ce couple et son cheminement parfois difficile nous en apprennent beaucoup sur l'acquisition des droits égaux pour tous, hétérosexuels et homosexuels, hommes et femmes.

Présentée comme « naturelle », la bipolarisation *homme/femme, hétéro/homo* est piégeuse, elle peine à dire la nuance, la fluidité, l'excentricité. Pour s'en libérer il faut affronter sa propre vérité et l'éprouver au contact d'autrui. *Rejeter ses propres expériences, c'est entraver son propre développement*, disait Oscar Wilde. Lui et Constance, son épouse trop ignorée, l'ont payé très cher. Vincent et la narratrice, quant à eux, traversent les années sida, le placard, l'amour libre, en inventant un chemin qui leur est propre. Leur émancipation respective s'élabore conjointement. À l'heure du backlash et du retour des menaces, c'est peut-être une forme de résistance ?

Diriez-vous que sous ses airs classiques d'enquête familiale doublée de l'itinéraire d'une jeune femme en apparence rangée, ce roman est subversif ?

La narratrice pratique une résilience qui s'explique par l'éducation des filles – se conformer, protéger ses proches avant soi-même, idéaliser le lien. Au fil des péripéties de son existence, cependant, elle développe une subversion lucide qui lui permet de sortir de la confusion. C'est une force qui se révèle dans les moments où il est impératif de refuser de disparaître.

Le charme de ce livre provient de son ton extrêmement libre, de la sincérité de cette femme mais aussi de son autodérision qui forcent le respect. Selon vous l'humour est-il salvateur ?

L'humour introduit de la légèreté face aux épreuves et à l'absurdité du monde. L'humour est parfois la seule arme des dominé-e-s et des êtres lucides (ce sont souvent les mêmes). Elle dérouté l'ennemi : les dominants n'ont pas d'humour ●

♦ EXTRAIT ♦

J'arracherai le buddleia. Sa beauté trompeuse a régné trop longtemps. Malgré son parfum et l'éclat de ses fleurs, ses feuilles renferment une molécule toxique pour les chenilles, il prend la place d'autres espèces, bref, c'est une plante invasive. Il est vrai que ce qui fut autrefois notre jardin, à Vincent et moi, est à ce point délaissé que la vigueur du buddleia constitue une prouesse. Longtemps je me suis réjouie de sa résistance là où les autres plantes sont envahies de liserons ou servent de banquet aux limaces. Ses fleurs en cierges, de ce violet splendide dont on décorait autrefois les églises en carême, me saluent du printemps à l'automne. Son surnom d'*arbre à papillons* a colonisé mon imaginaire.

Dans mon enfance, les papillons étaient innombrables. Je vire-voltais tout l'été en robe fleurie, mon filet à la main, les attrapant, les relâchant, les paons de jour, les piérides, les vulcains, les citrons, l'argus bleu nacré, le machaon, parfois les endormant à jamais dans un bocal où j'avais déposé un coton imbibé d'éther. Il ne me semblait pas que je leur faisais du mal, cette créature vit si peu de jours, moi-même j'aimerais mourir de la sorte, capturée par Dieu ou ses anges et posée sur un nuage merveilleusement odorant. Je n'étais pas collectionneuse, j'en usais des papillons comme je le ferais plus tard de mes amoureux : passionnément élus, objet de poursuites et de jeux, adorés le temps d'une saison puis momifiés dans la cage de verre de ma mémoire.

Au fil des ans tout cela a presque entièrement disparu. Aussi l'idée que le jardin pourrait devenir un havre de biodiversité par la grâce d'un seul arbuste m'a-t-elle un temps consolée. Ses branches molles et ligneuses m'irritent, mais ses fleurs violines que fréquente une petite société virevoltante rachètent ce manque de tenue. Ce que j'ignorais, et dont je m'aperçois en ce jour où il devient clair que tout cela est un leurre, un piège, une arnaque, c'est que les racines du buddleia sont aussi tenaces que sournoises.

J'emprunte à ma sœur une scie, une hache, une bêche, je fais tomber une branche après l'autre, réduis l'arbuste à un moignon infâme, tente d'attaquer le tronc. Je m'attendais à une moindre résistance. La hache ne sert à rien, la bêche bute contre des duretés invisibles. Je tourne autour, sciant, hachant, tranchant, furieuse et faible. Il me faudrait une force d'homme, Vincent, Nikolaï, ou les deux à la fois. J'aspire aux conseils du premier, que j'ai si longtemps appelé « mon cher mari », « mon amour », et à la vigueur du second, vingt-huit ans de moins. À nous trois nous pourrions venir à bout de cet ersatz d'arbre. Pourquoi suis-je toujours en colère toute seule ?

Caroline Lamarche
Le Bel Obscur



978-2-02-160343-9

240 PAGES

140 × 205

20 €

22 AOÛT 2025



PEAU D'OURSE

GRÉGORY LE FLOCH



© BÉNÉDICTE ROSCOT

BIOGRAPHIE

Grégory Le Floch est né en 1986 en Normandie. Repéré dès son premier livre aux Éditions de l'Ogre, *Dans la forêt du hameau de Hardt*, il a depuis fait paraître un essai, *Éloge de la plage*, chez Rivages et deux romans chez Bourgois, *Gloria*, *Gloria* (prix Sade) et *De parcourir le monde et d'y rôder*, doublement récompensé à la rentrée 2020 par le prix Wepler - Fondation La Poste et le prix Décembre.

♦ RÉSUMÉ ♦

Mont Perdu a des rêves qui ne sont pas ceux des habitants de son village des Pyrénées, encore aux prises avec des traditions archaïques. L'adolescente, corpulente, lesbienne, victime de harcèlement, trouve refuge auprès des montagnes, ses seules amies, les seules qui lui parlent et la comprennent. Et peu à peu, Mont Perdu va se métamorphoser en ourse.

Transposant dans une langue actuelle, poétique et crue une légende de femme sauvage, Grégory Le Floch nous conte la folle échappée d'une jeune héroïne queer à la croisée de tous les combats écologiques et humanistes de notre époque.



♦♦♦

Une échappée belle vers le réalisme magique avec le récit de la transformation d’une jeune fille en ours.
Grégory Le Floch revisite un mythe des Pyrénées dans un conte queer qui est aussi une véritable ode
à la nature sauvage.

♦♦♦

♦ EXTRAIT ♦

La voix des montagnes. – Nous avons poussé sur le grand corps nu de la terre et n’avons cessé de parler depuis. Peut-être même parlions-nous avant notre naissance, lorsque nous n’étions que de petites billes de terre enfermées dans des poches sous l’océan. Notre voix résonne partout où nous sommes, depuis le fond de nos ravins jusque sur nos cimes, emportée dans le bec des chardons, glissant dans le cours des torrents. Il suffit de tendre l’oreille. Certains d’entre vous nous entendent, notre voix est comme l’eau du printemps qui sourd de la terre. Elle vient du fond des roches. Nous avons vu des humains s’allonger sur des lits de lichen pour mieux écouter, ils savent que nous sommes couvertes de millions de bouches qui parlent à travers les bruyères, les bouquetins et les nids de faucon. Toutefois, il arrive que durant des siècles entiers pas un d’entre vous ne soit capable d’écouter. Le vent chasse alors nos voix au-delà des nuages, où elle se perd à jamais. Par bonheur, s’achève enfin l’une de ces ères maudites car quelque chose vient de changer. Parmi vous est né un être qui entend et par-dessus tout répond. C’est une joie fabuleuse. Jamais cela ne s’était produit depuis que nous sommes sorties de nos gangues sous-marines. Nous dialoguons si bien, nos voix forment une si belle harmonie, que nous pensons qu’elle aussi est une montagne vouée à grandir comme nous jusqu’au ciel. Pour l’heure, elle est encore de taille humaine et nous l’appelons « petite-sœur ».

♦

Si tu veux connaître ma vie, c’est ça : 16 ans, moche et village de merde. Mais ça suffirait pas à tout comprendre, alors je développe un peu. Premier truc à savoir : je suis la seule meuf de mon âge à pas dire H24 que je m’arracherai d’ici après le bac. Les autres parlent de Toulouse, Barcelone, Paris. Moi non. Moi je bougerai pas. Et même si tous les jeunes se tirent, que les vieux meurent les uns après les autres et que je deviens la dernière habitante du village, je resterai là, aussi immobile que les rochers qui m’entourent.

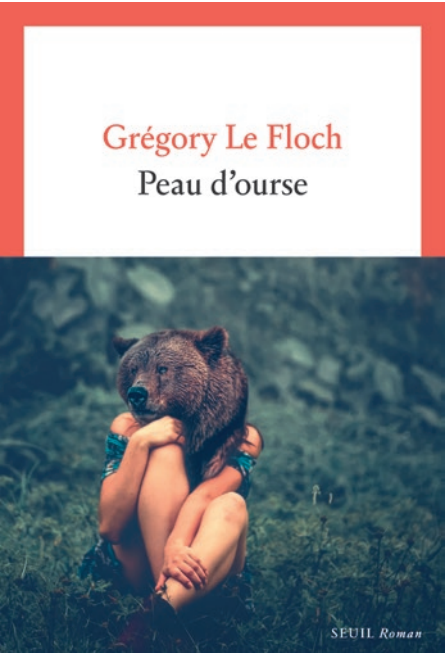
[...]

Tout là-haut il y a encore de la lumière. En haut, dans les montagnes. Ma maison est la dernière à être éclairée par les rayons du soleil. C’est parce qu’elle est à l’écart, un peu au-dessus des autres comme si on en avait pas vraiment voulu au départ. J’imagine toujours une famille de lépreux venue d’Espagne qui voulait se greffer au village mais à qui on a répondu de prendre ses distances pour pas contaminer tout le monde. Les darons prétendent que je délire et que notre maison se trouve là par hasard / juste comme ça / alors arrête avec tes idées à la con. Je suis pas d’accord. Pour moi si on vit là et pas ailleurs c’est qu’il y a une raison. Et la raison, je la connais : ça va mal finir. Je veux dire : d’une façon ou d’une autre, au village, ça va péter à cause de moi. Je dérange trop, c’est de moins en moins tenable.

MOT DE L’AUTEUR

Tout commence le jour où je découvre les photos de Charles Fréger. Des hommes aux visages noircis, vêtus d’une peau d’ours, devant un paysage de montagne. Ils sont à la fois terrifiants et fascinants, comme une vision d’un passé lointain. C’est le début de l’inspiration. Je me renseigne et j’apprends que ces costumes sont ceux de la Fête de l’Ours. Trois villages des Pyrénées perpétuent la tradition. Il s’agit de rejouer, à la fin de l’hiver, l’éternel combat de l’humanité contre la nature : le printemps renaît, les villageois sont sauvés. La fête suit un scénario, qui varie selon l’endroit. Mais un tronc commun existe : un homme, habillé en ours et à l’allure menaçante, surgit dans le village. Il court dans les rues, se jette sur les femmes, feint de les enlever. Des chasseurs, fusil à la main, le poursuivent. Une fois l’animal capturé, il est tondu, dépecé, vaincu. Il y a une puissance d’évocation fantastique dans cette cérémonie païenne. C’est un conte, un cauchemar, un carnaval. Elle plonge dans l’âge primitif des hommes tout en dévoilant les forces cachées qui agitent le monde d’aujourd’hui. Il y est question de peur, de violence, de masculinité aussi. En effet, dans ce rituel, les femmes

sont toujours les proies, les hommes les prédateurs. *Peau d’ourse* est né dans cet univers, que je voulais confronter aux tensions de la société contemporaine. J’ai donc inventé le personnage d’une adolescente qui ne répond à aucune règle. Par son corps, ses désirs, ses colères, sa langue même, elle perturbe l’ordre séculaire du village. Son identité queer bouleverse toutes les traditions. Rien ne pourra plus exister comme avant. Il faut tout réinventer. Elle s’appelle Mont Perdu, du nom d’une montagne que l’on voit depuis le village. C’est d’abord une insulte dans la bouche des autres, puis l’adolescente se l’approprie avec fierté. Elle aime porter ce nom qui la relie à ses sœurs, les montagnes. Elle se sent plus proche d’elles, des chevreuils et des chardons que de tout autre être humain. Dans sa quête de destin, Mont Perdu brise les limites : elle les traverse, les transgresse, les réduit à néant. Une figure, entre légende et réalité, la guide, il s’agit d’une femme sauvage qui aurait quitté le monde des hommes pour vivre il y a cent ans, nue, au sommet des monts avec les ours. Dans sa révolte contre une civilisation figée, le roman retrouve paradoxalement les origines mêmes de la Fête de l’Ours : il révèle l’animal en nous, interroge notre rapport à la nature, célèbre l’incroyable énergie de vie qui nous habite ●



Grégory Le Floch

Peau d’ourse

978-2-02-158561-2

240 PAGES

140 × 205

20 €

DATE DE PARUTION

22 AOÛT 2025

BIOGRAPHIE

Né à Pointe-Noire (Congo) en 1966, **Alain Mabanckou** est l'auteur de plusieurs romans, dont, au Seuil *Mémoire de porc-épic* (2006 - prix Renaudot) ou *Le Commerce des Allongés* (2022). Connu et traduit dans le monde entier, il vit entre les États-Unis (où il enseigne la littérature francophone à UCLA) et la France. Il dirige également la collection « Points Poésie ».

♦ **RÉSUMÉ** ♦

Berado prince de Zamunda, selon le surnom qu'il se donne, aspire à écrire. Pour cela, il a suivi jusqu'à Paris son modèle, le grand frère du quartier de Pointe-Noire, Benoît, personnage fantasque et charismatique. Celui-ci collectionne les aventures et les amours, et finit par épouser une Bretonne, Lilwenn. Cela n'est pas du goût de Maman Mushama, qui tient le restaurant *Manioc Pays* et ne lui a rien refusé de ses charmes. À son tour, Berado se lie à elle. Pour son bien ? Un événement sanglant survient, qui pourrait ternir l'image des Congolais en France. Pour calmer le jeu ou brouiller les pistes, le jeune écrivain en herbe obtient un rendez-vous chez l'Égyptien Ramsès, réceptionniste et barman au Salam Hôtel, dans le 11^e arrondissement, afin de lui livrer sa version des faits. Le roman est la tentative de son récit, mais rien ne se déroule comme prévu, il est sans cesse interrompu, et gagné par une rêverie proche de la torpeur, jusqu'à un dénouement tout à fait inattendu et loin du plan qu'il avait établi. Entre les Pieds Nickelés et des Mille et Une Nuits d'aujourd'hui, Alain Mabanckou nous fait découvrir un Paris bariolé et populaire, du côté de Château Rouge, et nous offre une galerie de portraits et de destins où se disent la dureté de l'exil et le décalage entre rêves et réalités. La langue, dans sa façon de revisiter les expressions consacrées, dans son oralité brinquebalante, est un envoûtement. On tourne les pages, on retient son souffle, on rit, on divague, on frémit. Drôle, mélancolique, profond, fantaisiste : un grand roman plein de magie, une ode à l'imaginaire.

**ALAIN
MABANCKOU****RAMSÈS DE PARIS**

© ALAIN MABANCKOU

...
Une galerie de personnages, hommes et femmes cabossés par l'exil et la promiscuité, dans un dispositif narratif où le lecteur attend l'événement d'emblée annoncé, mais dont le récit est à chaque fois différé.
...

♦ EXTRAIT ♦

conscient que nous n'avions toujours pas abordé ce qui m'amenait à sa rencontre, Ramsès avait paru plus qu'embarrassé d'avoir ainsi monopolisé la parole

« si je te parais un peu bavard, mon frère africain, c'est que tu me fais sincèrement penser à quelqu'un qui m'était très proche, Hafed Benotman, un écrivain qui nous a quittés il y a quelques années »

ma curiosité était piquée à vif, il avait dominé son émotion et poursuivi,

« je l'avais souvent hébergé ici, dans la chambre 16, au premier étage, il a logé dedans la veille du jour où il avait commis son dernier braquage de banque, à Neuilly »

son visage s'était creusé, avec de profondes rides verticales entre ses sourcils

« viens avec moi, mon frère africain, on va se mettre au coin là-bas »

je l'avais suivi telle une silhouette pendant qu'il me rassurait, il ne fallait pas s'inquiéter, les clients de l'établissement ne nous écouteraient pas, il pourrait les apercevoir de là où nous allions nous installer, et nous nous étions retirés dans cet espace qu'il considérait comme le salon VIP de l'hôtel, je m'étais affalé dans le siège en bois qu'il m'avait désigné juste au moment de disparaître derrière une porte sur laquelle j'avais lu l'inscription « Réservé au personnel »

il était réapparu un quart d'heure après avec une théière artisanale en cuivre et de petits gâteaux sentant si bon que j'avais du mal à détourner mon regard du plateau

« mon frère africain, je te vois intrigué par ma basboussa », avait-il déduit avec un sourire car c'était précisément ce gâteau qui m'alléchait

« c'est vendu au marché de Montorgueil, j'avoue que ma mère Ankthi savait mieux le préparer, elle rajoutait une liqueur dont elle n'a jamais livré le secret jusqu'à sa mort, en plus ses ingrédients étaient tout frais, depuis la semoule fine de blé ou le sucre roux jusqu'aux fruits secs provenant des commerçants de l'arrière-pays qui nous les déposaient devant la porte après le passage du livreur de lait »

je lui avais demandé si le thé que nous allions savourer provenait de son pays, la question lui avait certainement plu car il avait ri à s'en décrocher la mâchoire

« ah, ah, ah, mon frère africain, tu as plus de probabilité d'être un Égyptien que ce thé venu du Sri Lanka, je veux dire du restaurant Le Maharaja, dans le 17^{ème} arrondissement où un des cuisiniers, Mostafa, est un compatriote de ta couleur, ses aïeux étaient des pharaons noirs arrivés de Napata, au Soudan, qui ont régné sur l'Égypte antique, on a fait des études au lycée, on était aussi inscrits en première année de philo »

il avait posé son regard sur la théière, l'avait soupesée avant de me servir avec un peu de miel sans solliciter mon avis, c'est à ce moment-là que j'étais risqué à entrer dans le vif du sujet

« Ramsès, comme je t'expliquais à la va-vite au téléphone, j'ai besoin de ton aide, cette histoire me préoccupe beaucoup, tu es le seul qui pourrait m'aider à établir la vérité, je suis prêt à payer le prix le plus fort »

après un moment de silence, il avait une fois de plus rajusté ses lunettes, chassé un insecte qui se prenait pour un cerf-volant à quelques centimètres de son nez

« mon frère africain, j'ai eu vent de ce qui est arrivé dans ta communauté, je voudrais cependant l'entendre de ta propre bouche parce que, je ne te le cache pas, cette histoire sent le roussi »

INTERVIEW

Dans ce nouveau roman, on retrouve le ton si emblématique de *Verre cassé* ou *Mémoires de porc-épic*. Le rythme est accéléré par des chapitres courts et un travail sur les paragraphes – qui commencent toujours par une minuscule.

Dans mes romans j'ai toujours l'impression d'« écrire la parole », j'imagine la lectrice ou le lecteur en train d'écouter. La forme est de ce fait essentielle, et elle est tributaire du rythme de la narration. J'ai été d'abord poète, et c'est grâce à la poésie que j'ai appris à jouer avec la langue française, à la « déformer », comme on dit au Congo.

Le roman se déroule à Paris, dans le quartier de Château Rouge, mais aussi dans le 11^e arrondissement et un peu à la porte de Bagnolet...

Les personnages de ce livre sont comme des tortues dont la carapace serait leur motte de terre natale qu'ils promènent à travers le monde, ils ressemblent à Sertorius dans la tragédie de Corneille et clament eux aussi « Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis ». Ils sont à Paris, mais ils sont liés par la nostalgie de leur contrée d'origine. En même temps ce sont eux qui font de Paris l'une des villes européennes les plus africaines. *Ramsès de Paris* est une exploration de cette facette de la capitale française, avec des protagonistes très hétéroclites qui gravitent autour de leur propre Paris.

C'est une grande fresque, et presque une farce au sens le plus fort du terme, sur les communautés immigrées, sur l'exil.

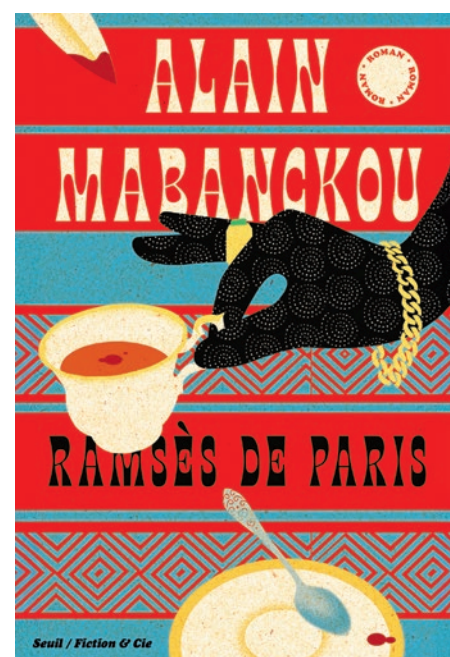
Le mot *farce* m'interpelle vraiment. Ce livre pourrait être, en effet, une farce, aussi bien dans la liberté de la forme, dans la peinture des personnages que dans les ambitions de mes protagonistes loin de leur pays natal. Enfant, je voulais devenir un dessinateur de BD, c'est à cette époque que remonte mon attraction pour la *farce*, l'exagération, la caricature, la dérision, voire l'autodérision. Et dans *Ramsès de Paris* l'imbrication des communautés immigrées montre à quel point nous sommes dans l'ère des rencontres, pour le meilleur et pour le pire.

Nous sommes à Paris, mais l'imaginaire africain est très présent, celui notamment des croyances et des magies.

C'est vrai. Nos communautés africaines, en tout cas celles que je connais en France, ont souvent cimenté leur attachement au continent en préservant certaines croyances de leur pays d'origine. La sorcellerie, la magie noire, la présence des esprits, bref ce monde « merveilleux » devient l'ultime recours lorsque tout s'écroule autour de soi.

Ramsès, personnage de la diplomatie et des arrangements, est égyptien...

C'est la première fois qu'un de mes principaux personnages est égyptien ! L'image de ce personnage qui s'était imposée à moi dès que j'ai commencé à écrire ce roman. En même temps je me réjouissais qu'il y ait cette rencontre entre l'Afrique noire et le Maghreb, entre les cultures de ces deux espaces. Ramsès l'Égyptien pourrait être mon oncle de quartier à Pointe-Noire. Mais les deux ne verraient pas le monde ou ne pratiqueraient pas la diplomatie de la même manière ●



978-2-02-159185-9

160 PAGES

140 × 205

19,50 €

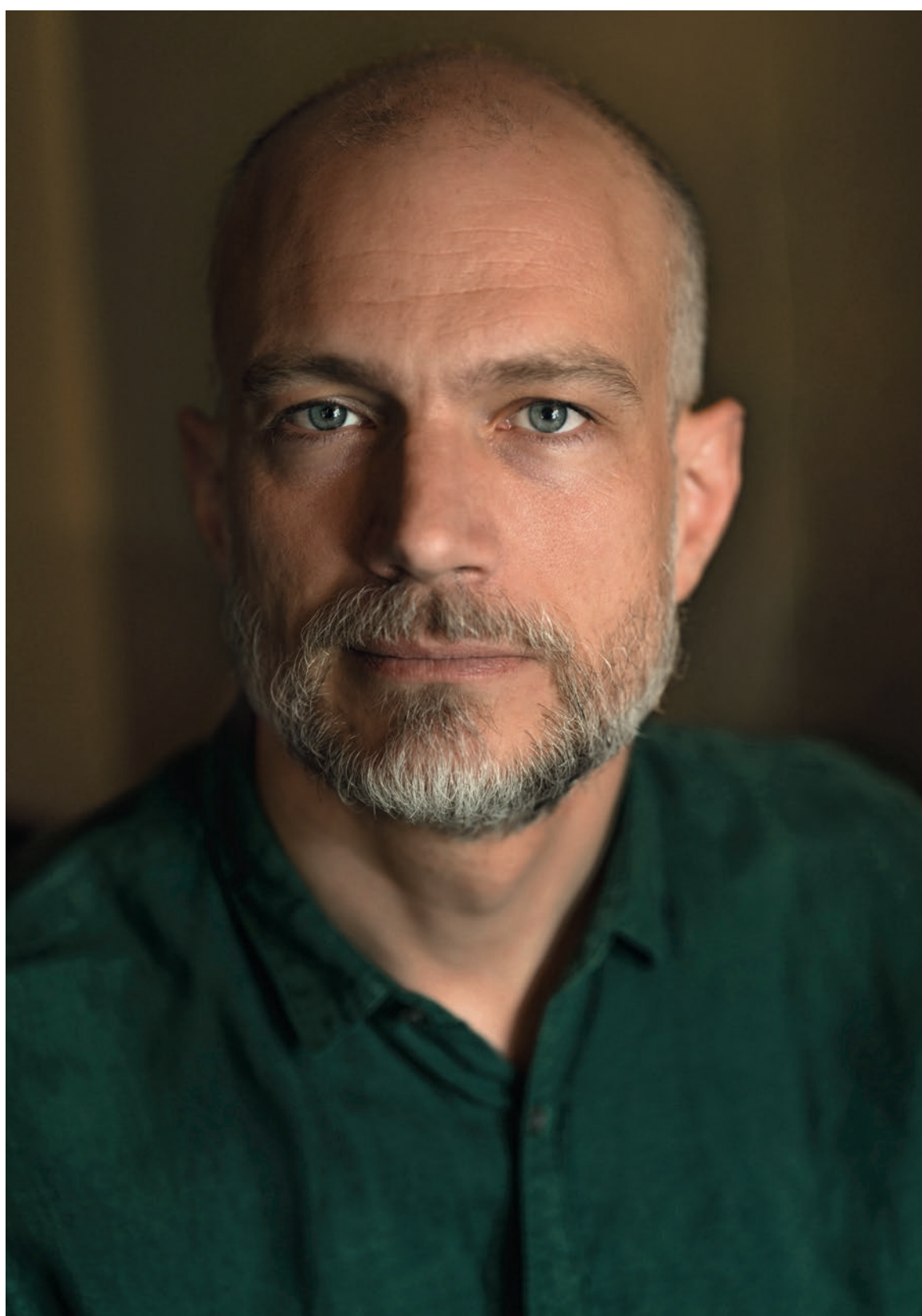
DATE DE PARUTION

22 AOÛT 2025



VINCENT MESSAGE

LA FOLIE OCÉAN



© BÉNÉDICTE ROSCOT

♦♦♦
 À l'heure de l'urgence
 climatique, un grand
 roman sur l'océan
 et les nouveaux
 travailleurs de la mer.
 ♦♦♦

♦ **RÉSUMÉ** ♦

Biologiste spécialiste du plancton, Maya partage la vie de Bruno, qui travaille dans le même laboratoire qu'elle à Paris.

Elle entretient aussi une liaison assumée avec Quentin, un homme plus jeune qui a grandi sur le littoral nord de la Bretagne. Devenu plongeur pour la réserve des Sept-Îles, il y suit les phoques gris et la plus importante colonie d'oiseaux de France, peuplée de fous de Bassan. Fils d'un pêcheur dont l'activité a périclité, Quentin milite contre les chalutiers industriels qui accaparent les ressources marines. L'été 2019, Maya se demande s'il ne serait pas temps de choisir entre les deux hommes qu'elle aime, surtout si elle veut un enfant. Lorsqu'elle rejoint Quentin sur la Côte de Granit rose, elle est frappée de le trouver si fébrile. Il faut dire qu'il a commencé à recevoir des menaces de mort.

Dans ce livre animé d'une fascination profonde pour l'océan et la beauté de la vie qu'il abrite, Vincent Message explore avec un sens aigu du romanesque les conflits que fait naître la crise écologique.

BIOGRAPHIE

Vincent Message est né en 1983. Il est l'auteur des romans *Les Veilleurs* (2009, prix Virgin-Lire), *Défaite des maîtres et possesseurs* (2016, prix Orange du livre), *Cora dans la spirale* (2019) et *Les Années sans soleil* (2022), tous parus au Seuil et disponibles chez Points.

INTERVIEW

Quel désir d'écriture se cache derrière ce titre surprenant, *La Folie Océan* ?

Tout part de mon amour, enfant déjà, de l'eau et de la nage. Plus tard, la découverte de la plongée a chamboulé mon regard sur le vivant. Changer d'élément, c'est sortir de soi et de ses cadres de perception. Il y a un parallèle entre l'immersion dans l'eau et l'immersion dans la fiction. On est dans un autre monde. On est dans sa tête, dans le silence, contemplatif mais pas passif. La folie que je convoque dans le titre désigne avant tout la passion immodérée que mes

personnages éprouvent pour l'océan. Elle les conduit à se lancer dans des aventures déraisonnables, que ce soit pour continuer d'exploiter ce milieu alors qu'on le sait menacé, ou au contraire pour l'aider à se restaurer. Le roman est structuré comme cela : il suit le devenir de protagonistes qui prennent leur rapport à l'océan très à cœur, au risque d'y laisser leur équilibre ou leur santé mentale.

Ce roman est l'histoire d'une passion amoureuse, celle de Maya et de Quentin, un homme plus jeune qu'elle. Maya vit déjà depuis douze ans avec Bruno, son collègue et aîné. Qui sont-ils ? Et que représente ce trio générationnel ?

Maya a 41 ans et l'impression d'être à la croisée des chemins. Elle se demande si ce

double amour est une situation qui peut se pérenniser. Les deux hommes entre lesquels elle hésite représentent aussi deux vies possibles. Son compagnon, Bruno, est comme elle engagé depuis des décennies dans l'étude du milieu marin. Son amant, Quentin, a grandi sur la côte bretonne. Elle envie sa connaissance intime du littoral et le courage qu'il déploie dans son militantisme. Tous trois se situent dans des formes d'action différentes : Bruno et Maya se concentrent sur la construction des savoirs et sur les négociations politiques destinées à freiner la crise de la biodiversité ; Quentin assume une confrontation plus âpre avec les industriels de la pêche ou avec ceux qui s'opposent à l'extension de la réserve qui l'emploie – et ce, quitte à se mettre en danger.

Nous sommes plongés de manière très sensible dans un territoire : le littoral nord de la Bretagne. En saisissant la faune, la flore, les hommes et les femmes dans leur attachement à la côte, est-ce que vous voulez donner à voir tout un écosystème ?

Le territoire que le récit arpente est primordial, en effet. Je l'ai moi-même beaucoup exploré. J'ai vite décidé de situer l'intrigue dans un espace précis, car ce qui est fascinant en écologie, c'est de voir comment le milieu change, d'une microrégion à l'autre. Le roman se déploie entre deux pôles : la Côte de Granit rose, qui abrite la plus grande colonie d'oiseaux marins de France, et qui est aussi la principale nurserie de phoques gris. Et un peu plus à l'ouest, Roscoff, dont la grève est d'une extraordinaire beauté, et où est implantée une des plus anciennes stations de biologie marine. L'idée était de ne pas faire du littoral un simple décor et de la mer une simple surface, mais de montrer au contraire que c'est un milieu intensément vivant, dont dépendent un grand nombre d'humains et d'animaux, dans une cohabitation qui ne va pas sans affrontements.

L'histoire de Maya et Quentin est donc une pure fiction, mais quand j'évoque les conflits liés à l'océan, tout ce que raconte le roman correspond à des réalités que j'ai découvertes au fil de mon enquête sur le terrain. C'est d'ailleurs parce que le torchon brûle entre les différents acteurs du monde marin que j'ai choisi de donner à ce livre la structure d'un thriller : les pêcheurs qui luttent pour le maintien de leur activité et les scientifiques qui se battent pour la préservation du milieu ont tous l'impression d'être pris dans un compte à rebours, où il en va de la vie et de la mort.

L'invisible est un motif qui traverse le livre. Que signifie-t-il ?

C'est un thème décisif ! Et que je n'ai pas vu venir... Je n'en ai pris conscience qu'en achevant l'écriture. Sans doute est-il lié au fait que l'océan est le milieu le plus méconnu au monde, puisque les humains ne l'explorent que depuis quelques décennies. Nous ignorons la vie qu'il recèle, car la majeure partie de la biomasse, faite de micro-organismes comme ceux que Maya étudie, est invisible à l'œil nu. Nous ignorons aussi les ravages de la surpêche ou les pollutions liées au trafic maritime, car tout cela se passe en général loin de nos yeux et de nos caméras. Une des tensions cruciales du livre repose là-dessus : mes protagonistes essaient de rendre visible ce qui est difficile à voir. Ils équipent des oiseaux ou des phoques de balises pour mieux connaître leurs migrations. Ils recensent au microscope les dizaines d'espèces qu'on trouve dans un échantillon d'eau prélevé non loin de la côte. Le paradoxe, c'est que tout en observant le milieu avec une grande minutie, Quentin et Maya oublient parfois de se regarder eux-mêmes, ou manquent de lucidité quand ils s'observent l'un l'autre. Ils sont donc à la fois à l'affût de l'invisible et constamment surpris lorsque des événements inattendus viennent bouleverser leur vie ●

♦ EXTRAIT ♦

Au départ elle s'est dit qu'elle s'offrait un caprice en sortant avec un mec de quatorze ans de moins qu'elle, par qui il était gratifiant de se sentir désirée. Et de fait elle adore le corps de Quentin, qu'il se tienne droit, qu'il n'ait pas de ventre, ou que la nage ait développé chez lui ces muscles longs et profonds. Pourtant l'essentiel n'est pas là. C'est aussi un jeune homme dont les fragilités la touchent. Elle reconnaît en lui la personne qu'elle aurait pu être si elle avait grandi dans un coin de province ou si elle n'avait pas été aussi forte à l'école.

Au cours de leur première année, il bossait comme scaphandrier et enchaînait les contrats d'intérim, roulant d'un bout de la France à l'autre pour réparer la pile d'un pont, inspecter les prises d'eau d'une centrale ou changer le moteur d'une station d'épuration. Il plongeait dans des eaux tellement sales qu'il devait faire ses manip en distinguant à peine ses mains, et après ce genre de journées, comme il préférerait se taire que se plaindre, les silences se faisaient longs, au téléphone, et elle s'est dit vingt fois que leur relation s'enlisait et courait vers sa fin.

Depuis qu'il a été recruté aux Sept-Îles, l'écart entre eux a diminué. Il reste l'homme de terrain et elle l'intellectuelle, lui au grand vent, elle au labo, mais le travail qu'il fournit contribue aux avancées de la science, et comme il s'estime plus, il a aussi appris à se laisser plus facilement aimer. Il ne se passe plus de jour sans qu'elle ait besoin de partager avec lui les états qu'elle traverse et celles des bizarreries du monde qui la font le plus rire ou qui l'indignent le plus. Leurs rencontres ont beau rester rares et avoir toujours l'air de retrouvailles qui n'étaient pas gagnées d'avance, il est devenu l'une des personnes dont elle est le plus proche et qui la connaît le mieux. Chaque fois qu'elle l'a senti rongé par l'anxiété, elle a enragé d'être loin et aussi impuissante, de ne même pas pouvoir tenter de le reconforter en le prenant dans ses bras.

Aussi, quand elle a raccroché, ce 27 juin, elle s'est promis de faire de son mieux pour le rejoindre dès que possible à Locquémeau. Il faudrait qu'elle trouve les mots justes pour ne pas inquiéter Bruno, et qu'il la regarde partir à peu près de bon gré. C'était une chance inouïe de vivre une passion, s'est dit Maya à la fenêtre, face à la nuit poisseuse qui étouffait Genève, mais ce ne devait pas être une raison pour foutre sa vie en l'air.

Vincent Message
La Folie Océan



978-2-02-157210-0

368 PAGES

145 × 220

22 €

DATE DE PARUTION

22 AOÛT 2025



JE NE TE VERRAI PAS MOURIR

ANTONIO MUÑOZ MOLINA

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR ISABELLE GUGNON

♦♦♦
Un roman éblouissant
sur l'amour
et ses mirages,
écrit avec une extrême
délicatesse.
♦♦♦

BIOGRAPHIE

Né à Úbeda, Espagne, en 1956, **Antonio Muñoz Molina** est l'un des plus grands écrivains de langue espagnole. Il est membre de la Real Academia Española et son œuvre romanesque a reçu de nombreux prix littéraires, dont le Prix national de littérature en Espagne, le prix Femina étranger et le prix Príncipe de Asturias pour l'ensemble de son œuvre. En 2020, *Un promeneur solitaire dans la foule* a obtenu le prix Médicis étranger.

♦ RÉSUMÉ ♦

La passion de Gabriel et Adriana semblait devoir durer toujours. Mais dans les années 1960, les stigmates de la guerre civile pèsent encore sur le destin des jeunes gens. Après cinquante ans sans un mot échangé, elle dans l'Espagne de la dictature, lui connaissant une carrière brillante aux États-Unis, ils se retrouvent au soir de leur vie pour une ultime rencontre. Une prose sensuelle, une musicalité qui transcrit avec justesse la puissance de la nostalgie et ses dangers. Certaines des plus belles pages jamais écrites par ce fin conteur de l'âme humaine.



© ELENA BLANCO

♦ EXTRAIT ♦

Face à elle si proche, il sentait l'odeur de ses cheveux et de son rouge à lèvres, son haleine tiède et pure, qu'il avait respirée avec étonnement la première fois qu'il l'avait embrassée dans un cinéma lointain de Madrid, et son regard l'ensorcelait, l'enivrait, pénétrait sa conscience en lui abandonnant sans retenue toute son âme, toute l'expérience de sa vie, tout son amour, son désir et sa désillusion, toute la solitude et la douleur qu'elle avait connues, toute

sa propension à la ferveur, à la joie audacieuse, à la tendresse et à l'insolence sexuelle. Elle était redevenue la jeune femme qu'il fréquentait adolescent, la personne quasi inconnue dont il était resté sans nouvelles depuis 1967 et qu'il commençait à aimer de nouveau, à mesure qu'il découvrait ce qu'elle avait vécu pendant ces longues années. Elle était l'amour de sa vie.

INTERVIEW

Commençons par effrayer vos lecteurs : la première phrase du roman court sur soixante-dix pages. Pourquoi ?

J'écrivais à la main, et soudain je me suis dit : « Attends... il n'y a aucun point ici. » J'ai continué ainsi jour après jour pour voir jusqu'où je pouvais aller, sans rien forcer, un peu dans le style de Bernhard ou de Saramago. C'est une seule phrase qui croît d'elle-même, organiquement, comme la musique de Bach, une ondulation permanente qui narre les pensées et les rêves du protagoniste. Quand cela a cessé de fonctionner, j'ai entamé une

deuxième partie et changé radicalement de narrateur. J'ai toujours aimé les changements de point de vue, car les choses ne sont pas ce qu'elles sont, elles dépendent de celui qui les voit.

Amour, nostalgie, imagination... De quoi parle ce nouveau roman ?

Vous êtes-vous déjà rendu compte en plein rêve que vous étiez en train de rêver ? Le roman est né de cette expérience onirique. J'ai écrit les premiers mots du roman : « Si je suis ici, si je te vois, si je te parle, c'est que je dois rêver ». Ce rêve dans le rêve a créé le personnage de Gabriel, et mon livre était soudain la biographie de cet homme qui rêvait. À travers lui, le roman explore la persistance de la passion en dépit de l'absence, de

l'éloignement, des adieux, des années qui s'écoulent... Il aborde aussi indirectement la guerre civile puis l'Espagne franquiste, la révolution culturelle et féministe que Gabriel découvre en 1967 en Californie, mais aussi l'hypocrisie de la société américaine, ou l'exil, ou encore la construction d'un destin, les ambitions, les désillusions qui font une vie et une identité.

Gabriel met fin à cette relation pour répondre aux attentes de sa famille. Peut-on jamais être soi-même ?

Nous croyons tous dans la même fiction, celle de l'autonomie personnelle. Or nous sommes faits de connexions et de déterminismes. Nous appartenons à un réseau familial, social. Nous sommes toujours en train de négocier avec notre environnement, de nous en détacher... mais jusqu'à quel point nous en détachons-nous ? C'est là que réside le secret de chaque vie, et c'est ce qui rend les romans si attirants. Ils traitent de cette tension entre l'individu et son milieu. Que fait Don Quichotte, si ce n'est échapper au conditionnement, à la réalité, à travers le délire ? Mon personnage est de ceux-là.

L'amour des protagonistes se nourrit de cinquante ans d'idéalisation. Est-il dangereux de vivre de souvenirs ?

Toute passion amoureuse contient une part d'affabulation. L'être humain a une propension au fantasme et au rêve, et l'aimant projette toutes sortes de choses sur l'être aimé. Dans quelle mesure voit-on la vérité de l'autre ? C'est dans cet espace que la littérature se glisse et c'est ce qui fait qu'elle fonctionne si bien. Mais la passion est aussi cette chose extraordinaire : le moment où deux personnes se rencontrent et se reconnaissent. Cette affinité qui devient si profonde, jusqu'à l'intimité maximale, est prodigieuse. La perdre cause une souffrance immense et il faut alors parfois, volontairement ou non, la fantasmer.

La mémoire est justement un autre grand thème du roman et de votre œuvre. Peut-on lui faire confiance ?

On a tendance à croire qu'il suffirait d'accéder à la mémoire pour y voir le passé, mais cela ne fonctionne pas ainsi. Nous reconstruisons nos souvenirs à l'envi. La mémoire est un outil très littéraire, elle fabule, crée des structures, élimine des détails, modifie les choses en fonction de nos besoins. Elle n'est pas fiable – ce qui est parfois très utile puisqu'elle nous permet d'oublier. Par la mémoire, nous nous imaginons une tout autre vie, peu conforme à la réalité.

Un mot sur le titre ?

Le titre est un vers du poème « Ya no » d'Idea Vilariño. En écrivant cette histoire, j'ai pensé aux amours tumultueuses de Juan Carlos Onetti et de l'autrice uruguayenne. Au début des années 1990, elle est venue à Madrid et a rendu visite à Onetti, qui vivait déjà alité. Dolly, sa femme, les a laissés seuls la journée entière. Tous deux, déjà âgés, sans faux-semblants, le passé irrécupérable... je me suis souvent demandé ce dont ils avaient parlé. Et ce vers m'a toujours secoué parce qu'il est un adieu sans palliatifs ●

La presse en parle...

« Un acte de foi en la littérature. »

Babelia

« Un roman sur le passage du temps et les occasions manquées, sur le courage et la faiblesse, sur l'impossibilité de fuir le passé. C'est aussi le portrait de la dignité d'une femme. »

Heraldo de Aragón

« Muñoz Molina démontre l'étendue de son talent. Son roman capture la matière sombre qui modèle de l'intérieur les existences. »

El País

« Une fois encore, Muñoz Molina nous éblouit. Un tourbillon d'émotions qui se révèlent inoubliables. Un livre magnifique. »

El Periódico

« Un texte qui émeut par son mélange de crudité et de délicatesse. Une réflexion sur l'ambiguïté de la vie, les pièges des souvenirs et la nature de l'amour. »

El Mundo

« Un pur roman d'amour. »

El Cultural



978-2-02-158310-6

240 PAGES

140 × 205

22,50 €

DATE DE PARUTION

22 AOÛT 2025



LAURE

KEVIN ORR

BIOGRAPHIE

Kevin Orr est né en 1981 à Paris et y vit. Après le fulgurant et énigmatique *Le Produit* (Seuil, 2013), *Laure* est son deuxième roman.

♦ RÉSUMÉ ♦

Un père s'éteint en une longue agonie. Son fils, à son chevet, laisse remonter les souvenirs. Se dévoile ainsi la figure de la mère, fantasque, déroutante et déroutée, discontinue et parfois internée, avant d'être emportée brutalement en un jour. Et un frère, très différent, porteur d'un secret. Le couple se sépare, avec les tiraillements des sentiments et de la géographie, les gardes, les déménagements, les amants ou la nouvelle épouse, le fracas des adultes devant les enfants perdus. Un puzzle se recompose, dont on sait qu'il y aura toujours des pièces manquantes, et d'autres déformées.

Dans ce roman intime et poignant, le narrateur retrace les fragments de sa vie, de la presque innocence de l'enfance aux errements de l'âge adulte. La famille peut être une joie, fugitive, elle est le plus souvent un étouffement, ou un étourdissement.

Et au cœur du récit, il y a Laure, le premier amour, la seule lumière constante dans

un monde en désordre. Laure et ses peurs, ses manques, Laure étudiante aux Beaux-Arts, qui dessine, qui a mal, qui ne dort plus, qui s'absente. Laure, unique par son nom et sa présence, incarne l'espoir et la résilience face à une existence morcelée par la douleur et l'épuisante quête de sens. Mais, comme une Nadja d'aujourd'hui, elle échappe, insaisissable, bientôt avalée par l'énigme.

♦ ♦ ♦
Un roman bouleversant, étrangement captivant, où l'amour et le deuil tissent les fils d'une vie en quête de sens.
♦ ♦ ♦



© BÉNÉDICTE ROSCOT

♦ EXTRAIT ♦

Regard sur papa : ses yeux dans le vide ; il pense à quoi ? Quand on va mourir je veux dire... à la fin on pense à quoi ?

Il y a cette idée que l'on revit une dernière fois toute sa vie de manière ultra-condensée. Ces moments... tous ces moments où ceci cela. Un instant qui nous paraît éternel, enfermé avec tous ceux qui ont été là. À mon avis c'est un cliché. J'espère... Pas du tout agréable comme pensée. Il s'y passerait quoi ? Mon chez-moi est vide. Je n'ai pas de personnalité. À peine une trentaine de scènes à mon avis dans la vie. Peut-être même pas. Je suis né à Paris (1) ; ma mère est morte tôt (2) ; Laure est morte aussi - juste après (3) ; à part ça ? Regards sur le grand frère, grand-père et grand-mère, papa, maman (son amant). Une forme d'enfer. Regard sur Laure : ou de paradis ? Impossible à dire. Impossible à distinguer.

Impossible de savoir ce qui s'est passé ici déjà. Impossible de savoir comment maman est devenue maman par exemple... mais pas que. Une chose est tout à fait certaine quoi qu'il en soit : Laure devient Laure le jour de la rentrée en cinquième (arrivée chez les cathos). Elle est dans l'escalier, elle descend les marches entourée d'amies. Je me mets contre le mur et la laisse passer. Je la suis des yeux. Avec un regard le plus physique possible ; quelque chose de très incarné :

- son nez retroussé,
 - ses taches de rousseur,
 - sa frange brune,
 - ses coudes collés à ses côtes (maigres),
 - ses poignets recourbés pour que les phalanges de ses doigts s'appuient à ses joues (roses jusqu'à 22 ans),
 - ses yeux d'amande verts,
 - l'absence de seins,
 - les points de la colonne dans son dos (plus tard... quand elle est nue).
- Chaque année, chaque jour passé à penser à elle à partir de là. La réfléchir,

la regarder, la revoir, vivante et diaphane comme un astre mort aperçu d'où qu'on soit. Il y a la honte ou la tristesse d'écrire sur elle. La tristesse ou la honte de ne pas le faire sinon. La peur aussi. La peur de la peur. La peur de ne pas faire ce qui doit être fait (peur de ne pas savoir comment). La peur de revoir, vivre encore une fois l'ensemble de ce qui est passé. Et puis l'inverse en même temps. Je voudrais, je voudrais... revenir en arrière et la prendre par la main. La voir et pouvoir l'aimer encore une fois ; la prendre (encore une fois) dans les bras, la porter jusqu'au bord du lit pour faire l'amour comme la première nuit, la première fois. La première femme que j'ai vue nue, que j'ai touchée... la seule à qui je n'ai jamais dit je t'aime aussi.

Un sentiment éternel. Des souvenirs cassants. Ramasser dans la terre les morceaux tranchants d'un miroir éclaté et coupant. Idéalement : parvenir à te définir, se redéfinir en le faisant. Il y a ces voix qui traînent quelque part. Les siennes. Laure qui dit ceci cela... Une fusée dans des veines. L'éclosion d'un palais même si... comment dire ? D'en parler ça rend tout de suite les choses un peu *youp la la joli joli* alors que dans les faits : rien ne l'est jamais pour de vrai. Rester là alors. Se taire. Ou bien le contraire : nommer ce qui nous entoure elle et moi. Dire ce que je ressens pour toi ; les sentiments que j'ai ; l'amour qui est là. Arriver à le faire. Dire tes yeux ; ta bouche... écouter ta voix ; la voix que tu as à 16 ans. L'amour d'une vie au début. Écrire parce que nous sommes vivants Laure à ce moment-là. Ou parce qu'il faudrait l'être... sans ce sentiment d'avoir tout perdu ou de s'être abîmé depuis. Il y a ton cœur qui déborde. Il y a la distance du temps, le recul, ta mort (réelle) ; mon corps vivant qui parle doucement et qui rêve de toi. Encore aujourd'hui je veux dire. C'est Laure dont je rêve la plupart du temps. On est dans un escalier. Ou derrière une porte. On est jeunes. Une seconde passe, elle est dos à moi. Elle se retourne. On est vieux. « Je ne veux pas mourir, elle me dit. Attrape-moi. Sauve-moi. » Pourtant on n'a rien fait de mal, si ? Comme quoi ?

MOT DE L'ÉDITEUR

Il y a comme un envoûtement dans ce livre. On découvre une époque, celle des couples libres et de leurs complications parfois déchirantes. On découvre une famille, aux provenances diverses, Angleterre, Algérie. On découvre les tensions entre une épouse qui fait carrière et un mari qui en prend ombrage. On découvre le choc entre l'univers des enfants et celui des parents, fait de désirs, de plaisirs, d'érotisme et même de pornographie. On découvre les problèmes et les mesquineries matérielles, dans la séparation. On découvre une Antigone et ses deux fils qui ne s'entendent pas. On découvre l'envers du décor. L'envers du décor familial. On découvre les failles, celles en particulier de deux femmes, la mère, l'amoureuse.

Dans ce monde de faux-semblants et de vérités entrevues, on entre par le regard d'un narrateur à qui sa vie semble échapper, et qui se confronte à plusieurs morts, dans une solitude qui n'est jamais une fin. J'avais tellement aimé le premier roman de Kevin Orr, *Le Produit*, cette inclassable et si métaphorique addiction à quelque chose sans qu'on sache quoi. Il a fallu patienter douze ans pour ce nouveau roman, *Laure*, qui m'a remué, qui m'a emporté. Il y a un ton, un rythme très singuliers. Il y a une matérialité du monde, du réel, et une façon d'embarquer le lecteur dans un univers familial qui devient intime, qui le touche, qui l'émeut, l'ébroue, le transforme. Il y a cette force de la littérature : changer le singulier en universel. Quand j'ai eu fini la lecture du manuscrit, je l'ai relu, aussitôt. Et encore une fois. Et encore. Alors oui, un envoûtement. Lisez, et vous verrez ●



978-2-02-160121-3
224 PAGES
140 × 205
20 €
DATE DE PARUTION
22 AOÛT 2025



À LA TABLE DES LOUPS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR **SABINE PORTE**

♦ RÉSUMÉ ♦

Lorsque les frères et sœurs Larkin quittent le nid familial, chacun poursuit un fragment du rêve américain. Myra est infirmière en prison tout en élevant son fils, Lexy incarne la bourgeoisie des banlieues chic, Fiona plonge dans la bohème new-yorkaise, et Alec, autrefois enfant de chœur, disparaît dans les méandres de l'Amérique profonde. Si leurs existences sont radicalement différentes, une constante semble les rapprocher : la violence la plus sauvage rode autour d'eux et, à leur insu, la mort les frôle à plusieurs reprises. Puis leur mère commence à recevoir d'inquiétantes cartes postales, dont elle choisit d'ignorer le message. Inspiré par sa propre histoire familiale et par le personnage de sa mère, Adam Rapp excelle à raconter cette histoire familiale qui court sur près de soixante ans. Avec finesse, il explore comment les non-dits et l'exposition à la violence, quelle que soit sa forme, influencent les vies au fil du temps et sur plusieurs générations. D'une langue élégante et enlevée, il révèle ce qui, bien souvent, se cache sous le vernis de la normalité.

BIOGRAPHIE

Né à Chicago, **Adam Rapp** a grandi à Joliet, dans l'Illinois. Dramaturge reconnu, il a été finaliste du prix Pulitzer et du Tony Award. L'Académie américaine des Arts et Lettres lui a décerné le prix Benjamin H. Danks. En plus de ses nombreuses pièces, il a écrit une dizaine de romans, notamment jeunesse. Il est également auteur et producteur pour la télévision. *À la table des loups* est sa première œuvre traduite en français.

ADAM RAPP

♦ EXTRAIT ♦

Myra a presque cinquante-six ans. À l'idée que sa vie puisse être abrégée avant qu'elle entre dans sa soixante-dixième année, elle sent un frisson glacé lui parcourir l'arrière des jambes, descendre le long de ses mollets et s'emparer de ses chevilles. Sa mère a soixante-quinze ans et malgré ses problèmes de genoux elle a une santé de cheval et vivra sûrement centenaire. Myra a toujours été persuadée que les Larkin enterreront tout le monde. Elle se voit vieillir dans une petite ferme quelque part au Nord-Est. Dans le New Hampshire, le Maine ou les collines ondoyantes du Vermont. Une maison toute simple avec un poêle à bois, une bonne isolation et un jardin. Elle passera ses journées à lire des livres et faire de longues promenades en forêt. Elle pense à ses sœurs, Fiona, Lexy et Joan, qui ont toutes plus ou moins la cinquantaine et sont en parfaite santé. Et à son frère Alec. Où est-il, que devient-il ? Personne n'a eu de ses nouvelles depuis des années. Quand elle essaie de l'imaginer plus vieux, la tristesse lui tenaille le ventre.

« Ce que je crois, moi, poursuit le condamné pendant que Myra prend son poignet gauche, c'est qu'on est tous étendus côte à côte dans le silence de la nuit. Les bons et les méchants. Les vivants et les morts. Il y a des loups et il y a une prairie. »

MOT DE L'AUTEUR

Quatorze ans après la mort de ma mère, j'ai reçu une simple boîte à chaussures contenant des souvenirs qui m'étaient destinés. Dans la boîte se trouvait entre autres un badge plastifié du Stateville Correctional Center, une prison hautement sécurisée où elle avait travaillé comme infirmière vers la fin de sa vie. Sur le moment, je n'y ai pas vraiment prêté attention.

Pour l'enfant puis l'adolescent que j'étais, la vie à Joliet dans les années 1970 et au début des années 1980 pouvait être effrayante. Joliet avait été une ville sidérurgique pleine de dynamisme mais, depuis la fermeture des usines, elle était rongée par une criminalité galopante. Et le spectre du tueur en série John Wayne Gacy, arrêté en décembre 1978, semblait hanter notre ville, située à une quarantaine de minutes de la maison de l'horreur.

Par la suite, j'ai été à la fois fasciné et troublé par Gacy. Ce n'est pourtant que quelques années après avoir reçu les affaires de ma mère que j'ai regardé de plus près son badge. Il comportait simplement sa photo, son titre d'infirmière et avait été délivré en janvier 1994. Le Stateville Correctional Center était la prison où avaient lieu les exécutions dans l'Illinois. Ma mère y était donc employée au moment où Gacy a été exécuté, en mai 1994. Elle était de service le 9 mai, soit la veille de la date prévue pour son exécution. Je n'en ai pas la preuve, mais c'est sans doute elle qui lui a fait passer son dernier examen médical. Elle ne nous en a jamais parlé, ni à mes frère et sœur ni à moi.

Auparavant, ma mère avait été infirmière pédiatrique puis avait travaillé au sein d'un programme d'aide à l'enfance. Toute sa vie, elle s'est consacrée aux enfants. Elle en a élevé trois seule avec un salaire d'infirmière. Elle ne buvait jamais, ne fumait pas, ne disait presque aucune grossièreté et a toujours été une fervente catholique. Après avoir établi ce lien entre elle et John Wayne Gacy, j'ai été intrigué par le fait qu'une femme simple et honnête ait pu côtoyer une violence aussi atroce. Par une horrible coïncidence, il se trouve qu'elle était amie avec une des huit infirmières assassinées à Chicago en 1966 par Richard Speck, lors d'un massacre souvent considéré comme la première tuerie de masse du pays. Le roman est né de cette convergence troublante. Je voulais rendre hommage à ma mère et examiner comment une famille en apparence normale – une famille travailleuse de la petite classe moyenne – pouvait se retrouver en contact avec cette frange terrifiante des États-Unis. De nos jours, nous avons des meurtriers qui commettent des fusillades dans des établissements scolaires. Le pays est la proie de tueurs en série, qui sont souvent des hommes blancs d'âge mûr. Ces gens traversent nos quartiers, communient dans nos églises et dînent même à notre table. Ils vivent parmi nous, au grand jour, et sont pourtant curieusement invisibles. Lorsque j'imaginai ma mère s'occuper de Gacy, je ne pouvais me défaire de cette idée. Elle me hantait et me hante toujours. C'est pour cette raison que je devais écrire ce roman ●

♦♦♦
Des années 1950 à nos jours, un grand roman américain qui évoque les racines du mal avec une puissance et une intelligence rare.
♦♦♦

La presse en parle...

« Un roman magistral qui scrute avec grâce le cœur noir de l'Amérique. »

Richard Ford

« Un digne héritier de Jonathan Franzen, Jane Smiley ou Joyce Carol Oates. »

The Washington Post

« Profond et élégant. »

The New Yorker



978-2-02-157452-4

512 PAGES

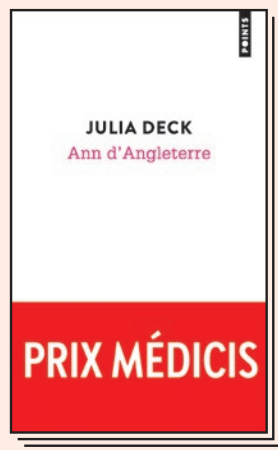
145 × 220

24 €

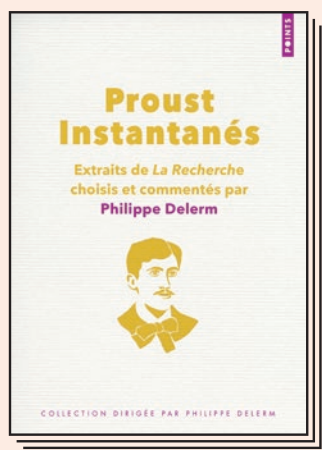
DATE DE PARUTION

22 AOÛT 2025





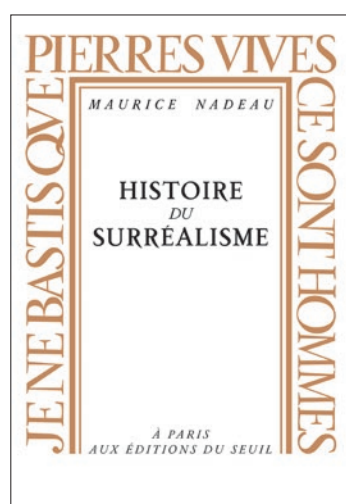
POINTS



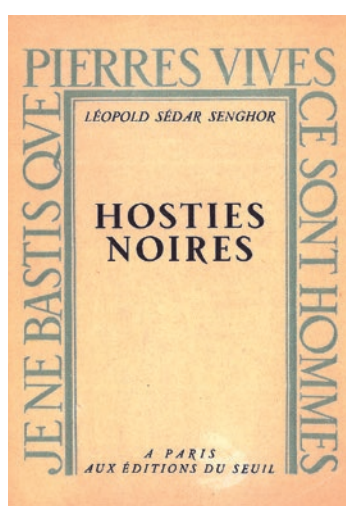
LES 90 ANS DU SEUIL

Seuil 2025 Rentrée Littéraire

1945



1948



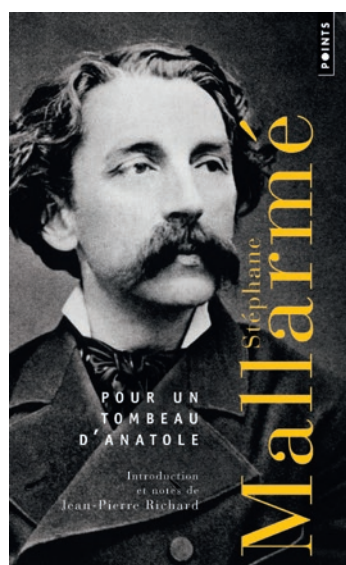
1951



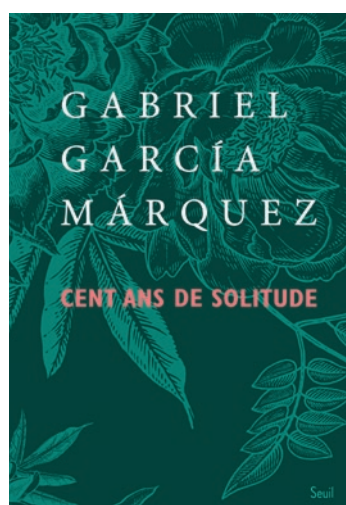
1959



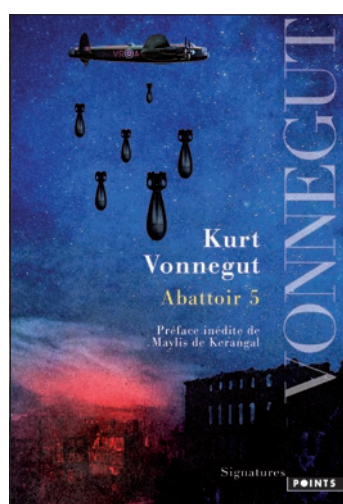
1962



1968



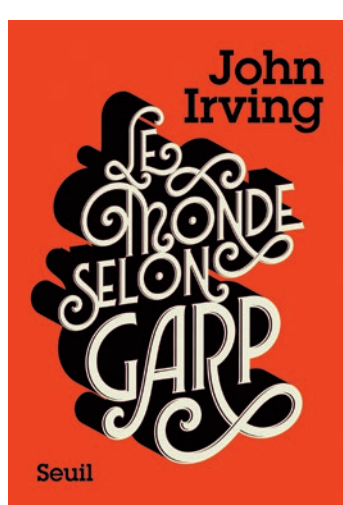
1971



1977



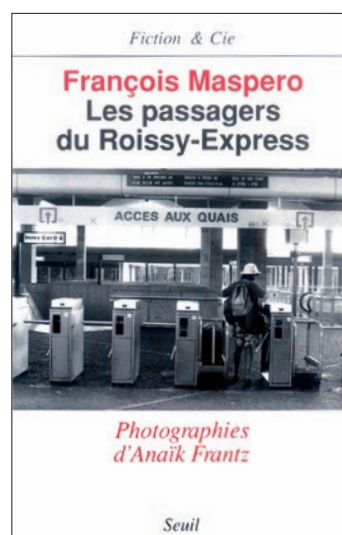
1980



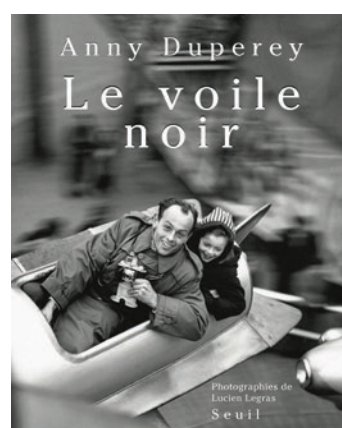
1988



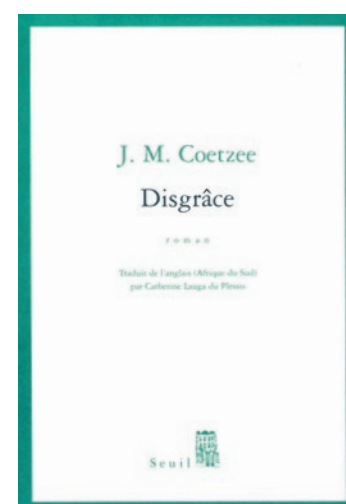
1990



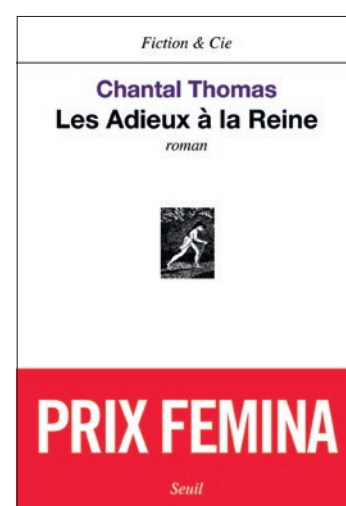
1992



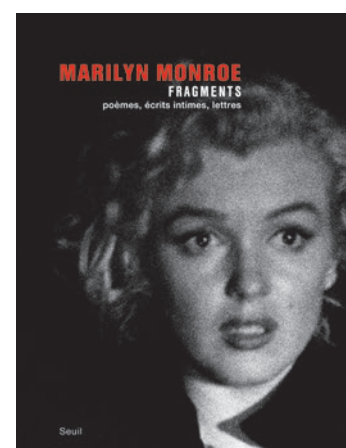
2001



2002



2010



2014



2020



2021



Les Éditions • Guy de Larigaudie • Paul Claudel • Maurice Nadeau • Emmanuel Mounier • Jean Cayrol • T. S. Eliot • Graham Greene • John O'Hara • Léopold Sédar Senghor • Camilo José Cela • Georges Bernanos • Margarete Buber-Neumann • Benigno Cacérès • Giovanni Guareschi • Frantz Fanon • Dominique Rolin • Pierre Schaeffer • Mouloud Feraoun • Heinrich Böll • Paul Ricœur • Kateb Yacine • Pierre Teilhard de Chardin • Édouard Glissant • Philippe Sollers • Marcelle Auclair • Chris Marker • André Schwarz-Bart • Giuseppe Tomasi di Lampedusa • Italo Calvino • Aimé Césaire • Günter Grass • Jean-René Huguenin • **du Seuil** • Robert Musil • Simonne Jacquemard • Stéphane Mallarmé • Fernand Pouillon • Jean-Pierre Faye • René-Victor Pilhes • Jean Husson • Jacques Monod • Jacques Lacan • Yambo Ouologuem • Jacques Derrida • John Updike • Jacques Godbout • Elie Wiesel • Gabriel García Márquez • Camille Bourniquel • Hervé Bazin • Saul Friedländer • Jean Lacouture • Kurt Vonnegut • Edgar Morin • Alexandre Soljénitsyne • Christopher Frank • Gérard Genette • La Bible • Robert O. Paxton • Roman Jakobson • Stella Baruk • Philippe Ariès • Severo Sarduy • Les Glénans • Michel Dard • Jacques Le Goff • Hélène Clastres • Herbert Le Porrier • Marie Chaix • Frédéric Leboyer • Patrick Grainville • Paul Veyne • Raphaële Billetdoux • Georges Duby • Simone Signoret • Ivan Illich • Maurice Genevoix • Roland Barthes • Didier Decoin • Françoise Dolto • Robert M. Pirsig • Jean-Marc Roberts • Katherine Pancol • Jacques Roubaud • Vladimir Jankélévitch • Denis Roche • Jean-Pierre Vernant • Jean-Luc Benoziglio • Louis Gardel • Doris Lessing • Tzvetan Todorov • Michel del Castillo • Joseph Roth • Julien Green • Anne Hébert • Pierre Desproges • Azouz Begag • Bertrand Visage • Agota Kristof • Michel Braudeau • Patrick Besson • **fêtent** • J. M. Coetzee • Hubert Reeves • John Hawkes • Tahar Ben Jelloun • Patrick Modiano • Thomas Pynchon • Pierre Mertens • William Boyd • Jean-Pierre Dupuy • Erik Orsenna • Philippe Doumenc • Amitav Ghosh • François Maspero • Dan Franck • Olivier Mongin • Anne-Marie Garat • Pierre Rosanvallon • Anny Duperey • Arturo Pérez-Reverte • Pierre Bourdieu • Michel Rio • Henri Gougaud • Cornelius Castoriadis • Olivier Rolin • Jostein Gaarder • Frédéric Vitoux • Michael Krüger • Michel Winock • Giorgio Agamben • Catherine Clément • Michel Foucault • Antonio Muñoz Molina • Denis Guedj • José Saramago • Geneviève de Gaulle Anthonioz • Maryline Desbiolles • Henning Mankell • Christine Jordis • Victor Klemperer • Ahmadou Kourouma • Gao Xingjian • Catherine Millet • Nelly Arcan • Eric Hazan • Chantal Thomas • John le Carré • Georges Perec • Marie-Claire Blais • Hubert Mingarelli • John Irving • **leurs** • Alain Mabanckou • Jean Hatzfeld • Norman Manea • Elfriede Jelinek • Michael Connelly • Tierno Monénembo • Michelle Perrot • Alain Ferry • Herta Müller • Michel Pastoureau • Andreï Makine • Noëlle Châtelet • David Grossman • Jean-Christophe Bailly • Marilyn Monroe • Claude Lévi-Strauss • Juan Gabriel Vasquez • Patrick Deville • Mo Yan • Élisabeth Roudinesco • Philippe Delerm • Thomas Piketty •

Lydie Salvayre • Raymond Depardon • Édouard Louis • Paul Watzlawick • Antoine Volodine • Nicole Lapierre • Pablo Servigne • Ivan Jablonka • Jacques Henric • Patrick Boucheron • Jean-Claude Grumberg • David Lopez • David Diop • Bulle Ogier • Jérôme Fourquet • Esther Duflo • Delia Owens • Michel Mayor • Chloé Delaume • Irène Frain • Camille Kouchner • Clément Viktorovitch • Annette Wiewiorka • Hélène Devynck • Kevin Lambert • Julia Deck •

ans

Les Éditions du Seuil vous proposent
de retrouver toutes les informations de ce catalogue
sur le site dédié à la Rentrée Littéraire.
Vous y découvrirez des interviews d'auteurs
et les premiers chapitres des romans.

www.seuil.com/rentree-litteraire

Pour suivre toute notre actualité :



Et pour l'ensemble de nos publications rendez-vous sur
www.seuil.com

Les prix et les paginations sont donnés à titre indicatif
et ne sont en aucun cas contractuels.

RELATION LIBRAIRES

Angèle Simon
angele.simon@seuil.com

CONTACTS PRESSE

Caroline Gutmann
caroline.gutmann@seuil.com
06 14 54 19 15



Caroline Lamarche
Le Bel Obscur

Alain Mabankou
Ramsès de Paris

Vincent Message
La Folie Océan

Alain Deroudilhe
alain.deroudilhe@seuil.com
06 49 00 29 83



Chloé Delaume
Ils appellent ça l'amour

Grégory Le Floch
Peau d'ourse

Antonio Muñoz Molina
Je ne te verrai pas mourir

Kevin Orr
Laure

Adam Rapp
À la table des loups

Pauline Brossard
pauline.brossard@seuil.com
06 75 65 86 82



Adrien Genoudet
Nancy-Saïgon

**ET PRESSE
PROVINCE, SUISSE
ET BELGIQUE
POUR L'ENSEMBLE
DES TITRES**